



Cinéma sans Frontières

présente



Trilogie *Bill Douglas*

Soirée présentée par Josiane Scoleri
12^{ème} année d'existence, 407^e film diffusé par CSF, 56 pays représentés

La trilogie Bill Douglas (1972-1978)

MY CHILDHOOD – Ecosse, 1972, 0h46

MY AIN FOLKS – Ecosse, 1973, 0h55

MY WAY HOME – Ecosse, 1978, 1h11

(crédits donnés dans l'ordre des films)

Réalisation : Bill Douglas.

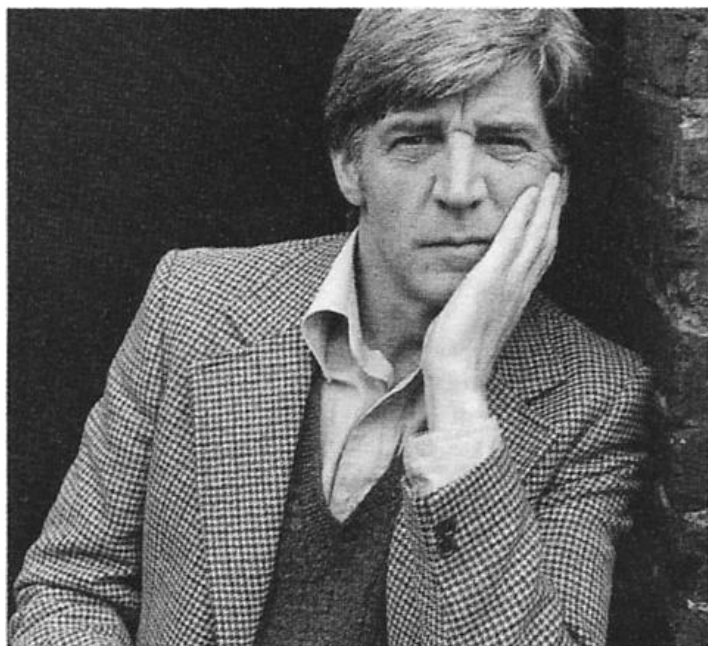
Scénario : Bill Douglas.

Photographie : Mick Campbell, Ray Orton, Gale Tattersal.

Montage : Brand Thumin, Mick Audsley, Peter West.

Son : Bob Withey, Digby Rumsey, Peter Harvey.

Avec : Stephen Archibald (Jamie), Hughie Restorick (Tommy), Jean Taylor Smith (la grand mère), Karl Fiesler (Helmuth), Bernard McKenna (Mr Brown), Paul Kermack (Mr Knox), Helena Gloag (Mrs Knox), Jessie Combe (Agnes), William Carroll (Archie).



Difficile de trouver un autre cinéaste qui soit, comme Bill Douglas, si fondamentalement du côté des perdants. Par son engagement artistique et cinématographique (on n'oserait dire « professionnel ») autant que par sa vie propre, le cinéaste écossais incarne jusqu'à sa disparition prématurée en 1991 (à 57 ans) le camp des vaincus d'un Royaume Uni en mutation. Vaincu jusqu'à être oublié du cinéma.

Le réalisme social auquel on peut rattacher Douglas a pourtant largement irrigué le cinéma anglais de ces cinquante dernières années et trouvé ses lettres de noblesse, de Lindsay Anderson (palme d'or 1969 pour *If...*) aux plus actuels Terence Davies (réalisateur du beau *Distant Voices*), Ken Loach ou Mike Leigh. Dans la lignée de l'explosion du « *free cinema* », la forme imposée par ce cinéma militant (importance de la démarche documentaire, choix de

héros socialement marqués, souvent jeunes, insistance sur les pesanteurs sociales, subjectivité assumée de la démarche d'auteur et d'un ton personnel) est bien celle qu'assume Bill Douglas ; il la porte néanmoins dans un radicalisme qui n'est plus guère de mise dans les années 1970. Le premier volet de la Trilogie, *My Childhood*, est d'ailleurs tourné avec la bénédiction de Lindsay Anderson pour un budget d'à peine 4 500 livres fournis par le BFI. Une modestie de moyens qui convient au projet comme à la démarche, mais s'imposera de fait comme une voie étroite dont Bill Douglas ne sortira pas – et conditionnera peut-être des formats si peu commerciaux.

Le cinéma de Bill Douglas s'inscrit fort logiquement dans une approche très personnelle – marquée dans la dimension autobiographique de ses films et de sa *Trilogie* en particulier, mais aussi très parcellaire : outre ces trois films, moyens ou « court long », Bill Douglas n'a produit qu'un long-métrage (*Comrades* en 1986, invisible à ce jour en salle) et une série de courts dans ses années d'études (1969-70 particulièrement). Ces choix de forme ont sans doute en partie contribué à l'effacement de son œuvre des circuits conventionnels de diffusion du cinéma.

La mémoire des vaincus

Pour tourner *My Childhood*, Douglas retourne en 1972 à Newcraighall, où il est né en 1934 et a passé les premières années de sa vie sous les terrils et le ciel bas de la banlieue d'Edimbourg. Le récit autobiographique renvoie volontiers à d'autres enfances de papier ou de pellicule : celle des romans de la littérature anglaise du XIX^{ème} siècle à la veine souvent sociale chez Dickens, celle de l'Antoine Doinel des *400 coups* (Jamie en alter ego de Bill Douglas), celle de Gorki en quatre volets de l'enfance à l'âge adulte (*Enfance*, *En gagnant mon pain*, *Mes universités*, *Le Patron*), voire celle de Jules Vallès... Chez Bill Douglas cependant, la progression initiatique du récit de jeunesse cède le pas au portrait muet de l'enfance défigurée. Plus qu'au sein d'une famille, le jeune Jamie-Bill Douglas grandit dans une mémoire ouvrière déposée dans le paysage autant que dans les hommes : orphelin de mère délaissé par un père absent, élevé par des grand-mères faites d'absolue sécheresse et de silence, dans un univers que la misère durcit plutôt qu'elle ne rend solidaire. Le voyage au cœur de cet univers ouvrier que nous savons (comme Douglas en 1978) en voie de décomposition est tout intérieur, ce que marque l'austère rigueur des plans, des cadres, répétés avec la même raideur que la plupart des personnages sont immobiles. Aux lacunes de la mémoire correspond toute une économie du silence qui façonne paradoxalement les dialogues. Or comme le dit le réalisateur : « *On pourrait croire que je suis opposé à la compréhension, mais avec ce film il ne s'agit pas a priori de comprendre, mais de sentir. Et la particularité ici est que les deux ne peuvent pas, comme dans la structure classique, aller de pair.* »

L'immédiat après-guerre est entièrement présent dans ce couple du silence et de l'immobilité. Les femmes comme les hommes semblent des vétérans ou des vieillards épuisés et résignés, chacun condamné à un sort qui n'est pas un destin, travaillé par le motif de la répétition des plans-jalons de mémoire. A l'image, des séries d'alignements valent comme autant de démonstrations de ce conservatisme social : corons, prisonniers allemands, écoliers en cours, mineurs sur le carreau... tous réunis dans un même enfermement collectif quasi minéral. Par contraste, l'enfant, toujours en lisière du cadre guette l'occasion d'échapper à la commune destinée ; la sentence de fatalité lui est signifiée du cœur de sa famille : « *If you were made to be different, you would have been born different. This is your place and life* ». (Si tu avais dû être différent, tu serais né ailleurs. Ta vie est ici) énonce sa belle-mère en guise de condamnation à perpétuité.

« Je suis content de ne pas être toi » (Stephen Archibald à Bill Douglas)

On compare souvent le style de Bill Douglas à celui de Bresson, qu'il admirait et dont d'ailleurs il se revendique. Tous deux travaillent avec des acteurs non professionnels, des *modèles* à double titre, puisque Jamie (Stephen Archibald), le « non-acteur » principal de la *Trilogie*, tend aussi un miroir à Bill Douglas. La *Trilogie* est aussi bien sa propre histoire. Douglas l'a rencontré en 1971 dans une ville de banlieue à côté d'Edimbourg en se rendant à Newcraighall pour les repérages de *My Childhood*. Dans le gamin qui court les rues à l'heure de l'école, Douglas trouve un *alter ego* et ce lien secret entre eux fonde une amitié durable. Le cinéaste cherchera d'ailleurs à lui confier un rôle dans son unique long-métrage, *Comrades* en 1986, mais Archibald est incarcéré au moment du tournage. Incapable de tourner sans Douglas qui disparaît en 1991, il ne fera jamais d'autre film, et meurt dans l'anonymat en 1998.

De Bresson on peut encore identifier une façon de filmer à l'économie, laconique jusque dans les effets de montage. Cette sécheresse nourrit la cruauté de l'image de Douglas : saccade du montage lorsqu'on sonde la

mémoire presque subliminale, mise en scène de corps pétrifiés, accélération du rythme dans les scènes chargées de violence interdisant presque de partager – peut-être même de ressentir la douleur. La blessure tient lieu de moteur, et les haltes sont rares qui laisseraient le temps de panser les plaies, de se pencher sur la douleur.

C'est que, à l'image de l'Antoine Doissel qui fait son entrée en courant dans l'histoire du cinéma, Jamie est en fuite, en fugue perpétuelle. A bout de souffle dès son ouverture, la trilogie donne en cela l'impression d'être contrainte à une sorte d'énergie dans l'épuisement, trouvant ses ressources pour avancer dans une noirceur tranchante ; d'aucuns diront un pessimisme radical.



Radicale à coup sûr, la mise en scène est le véritable moteur de ce triptyque à l'épaisseur photographique quasi-documentaire (semble-t-il inséparable pour Bill Douglas du manifeste réaliste). Car par petites touches, par des rebonds discrets, l'œil de la caméra ouvre doucement les horizons et élargit les plans, réutilise avec moins de dureté des thèmes qui voyagent d'un volet l'autre...

Au-delà du travail de mémoire, mémoire ouvrière et mémoire des lieux, la clef est peut-être justement dans la forme cinématographique. C'est ce que suggère *Comrades* qui paraît ensuite (récit de la déportation d'un groupe d'ouvriers britanniques au XIXe siècle, figures du syndicalisme naissant, parsemé de références aux dispositifs optiques du pré-cinéma). On sait aussi que Bill Douglas préparait un film, *Flying Horse*, sur le précurseur du cinéma Eadweard Muybridge, dont il avait achevé le scénario.

Progression en trompe-l'œil pour cette trilogie ? Dans la quête interminable d'un foyer, *My way home* s'amuse à distiller des messages contradictoires, interprétables au gré du désir de sauver ou non une enfance exténuante, tout juste retraversée.



Cinéma sans Frontières

<http://cinemasansfrontieres.free.fr/>

Association à but non lucratif (loi de 1901), **CINEMA SANS FRONTIERES** existe activement depuis la rentrée 2002. Nous achevons donc notre 11ème saison en continuité, proposant diverses activités dont :

- Un **Ciné-club plurimensuel** ayant pour objectif de présenter des films du monde entier et d'en discuter en privilégiant l'approche cinématographique tout en replaçant l'œuvre dans la carrière du réalisateur ainsi que dans son contexte (cinématographique, historique, politique, sociologique, etc.). Chaque séance comprend une *présentation du film, sa projection puis un débat-discussion d'environ une heure avec le public à qui appartient en priorité la parole.*

Au cinéma MERCURY, 16 Place Garibaldi à Nice.

Les séances sont ouvertes à tous. CC *deux à trois vendredis par mois*. Les séances alternent entre films actuels, si possible inédits à Nice, souvent des premiers films et films plus anciens, classiques oubliés ou pas, cultes ou jamais sortis précédemment.

- Un **Regard sur...** En 2010-2011, celui-ci est consacré au *Cinéma coréen* après celui consacré au *Cinéma africain*.
- Chaque année a lieu le **Festival annuel de CSF**. La 11ème édition a eu lieu en février 2013 consacrée cette année aux *serveurs* au cinéma.
- La **réception de réalisateurs**, venant rencontrer le public autour de leurs films. Les 10 et 11 mai 2013 CSF a reçu en collaboration avec des associations amies le documentariste Sylvain George.
- Un **CinémAtelier** proposé *exclusivement et gratuitement à ses adhérents* et consacré principalement à l'étude, illustrée, des diverses composantes de ce qui fait un film. Séances à l'Espace Associations (à côté du Mercury).

Tarifs : Adhérents, enfants (- 14 ans), chômeurs 5 € - Non adhérents : 7,50 €.

Adhésions sur place le soir des projections : 20 €. Carte valable de septembre à août. Seule la carte de membre donne droit au tarif réduit (5 €) et aux séances du **CinémAtelier** de CSF. Permet également le tarif réduit à toutes les séances du Mercury (hors CSF).

Contacts : cinemasansfrontieres@free / 06 72 36 58 57 / **Le soir des séances.**

CINEMA SANS FRONTIERES est partenaire du CINEMA MERCURY

Cinéma du Conseil Général des Alpes-Maritimes

16 place Garibaldi - 06300 Nice

Vendredi 20 décembre – 20h30

Court-métrage : **InvaZion** – France, 2012 (14 mn)
de **Jérémie Delaboudinière** et **Sylvain Lazard**

BORGMAN (THE BORGMAN)

de **Alex Van Warmerdam** – Pays-Bas, Belgique, Danemark, 2013, 1h53

« La drôlerie de *Borgman*, sa manière de travailler avec une grande subtilité dans un matériau narratif a priori si grossier, semblent trouver leur origine dans ce rapport mystérieux à l'enfance qui noue le film en secret, comme une mythologie en cours de formation. C'est de cette dimension de conte diurne et ensoleillé, où les légendes urbaines voisinent avec les forces primitives de la forêt (...), que le film tire son charme si particulier : une sorte d'onirisme à blanc, évaporé, nimbant d'un voile de douceur et de féerie sa chirurgicale mécanique meurtrière. »

Les Cahiers du cinéma n°694

Présentation du film et animation du débat : **Guillaume Levil** et **Bruno Precioso**

